

Double.



BANIER



HARD DECO
ENGLISH TEXTS

N°18 AUTUMN / WINTER 2009

M 09189 - 18 - F: 5,00 € - RD



CHARLOTTE KEMP EN CHANEL ET SEAN LENNON EN PRADA. NEW YORK, JUILLET 2009.

An artistic portrait of a young man with dark, curly hair. His face and body are covered in various colors of paint, including green, yellow, and red. He is looking directly at the camera with a serious expression. His right arm is raised, with his hand near his head. The background is dark and textured, suggesting a studio or gallery setting.

Double.

François-Marie Bamier
New York, Juillet 2009

HARD DECO
ENGLISH TEXTS
N°18 AUTUMN / WINTER 2009
M 09189-18 - F: 5,00 € - RD

THEO & GUS WENNER NEW YORK, JUILLET 2009

FMB

FRANÇOIS-MARIE BANIER, NEW YORK, JUILLET 2009

////////////////////
L'HISTOIRE ? UN E-MAIL. UNE RÉPONSE. UN RENDEZ-VOUS. FRANÇOIS-MARIE BANIER CONFIRME : « J'IRAI LES PHOTOGRAPHER VOS ARTISTES, À NEW YORK. À PLUS TARD. MAIS, PITIÉ, PARLEZ PLUS FORT ! »
AU FINAL, PLUS DE VINGT PORTRAITS : DE LA NOUVELLE SCÈNE ARTY, DAN COLEN, AGATHE SNOW ; DES CONFIRMÉS, HAIM STEINBACH, YOKO ONO ; DES AMITIÉS, ROBERT FRANK, BARNEY KULOK !
ET UN ABSENT, DASH SNOW, DISPARU LA VEILLE DE SON PORTRAIT. IL PLANE TEL UN FANTÔME SUR LA PLUPART DE CES RENCONTRES.
TRAVAILLER AVEC FMB, FORCÉMENT, CELA ENGAGE. SURTOUT, AUJOURD'HUI, INVITER FRANÇOIS-MARIE BANIER À PHOTOGRAPHER UNE CERTAINE SCÈNE PROVOQUE UN EFFET MIROIR ;
UN RÉFLET QUI GRANDIT COMME UNE QUESTION, UNE ÉVIDENCE. PHOTOGRAPHE OU PHOTOGRAPHIÉ : ARTISTE OU DÉJÀ SALTIMBANQUE ? UNE AUTRE RÉPONSE ÉMERGE, CEPENDANT.
FMB EST UN PORTRAITISTE HORS PAIR : UN AGITÉ DU REGARD QUI FIXE DROIT DANS ... LA PELLICULE. FORTES IMPRESSIONS D'UNE PERSONNALITÉ DEVENUE PERSONNAGE DE ROMAN.

////////////////////

COORDINATION ET RÉALISATION **CHRISTOPHER NIQUET**

ASSISTANCE PHOTOGRAPHIQUE PAULINE BEAUDEMONT REMERCIEMENT SPÉCIAL À MARTIN D'ORGEVAL

DOUBLE VIE

PAR FRANÇOIS-MARIE BANIER

TOUT EN RÉCIT. FRANÇOIS-MARIE BANIER EST AVANT TOUT ROMANCIER. AUTEUR DE SEPT OUVRAGES, ICI, QUELQUES FRAGMENTS DE SON SÉJOUR À NEW YORK. SON ÉCRITURE : UNE LANGUE SOIGNÉE. UNE OBSERVATION TRANCHANTE ET UNE PLUME AUSSI LUCIDE QU'AIMANTE.

New York, 8 juillet 2009

Agathe Snow, dont j'ai vu la semaine dernière, à Londres, de terrifiantes sculptures que j'ai aimées, (connaît-elle Arman Bouten ?) a choisi de se faire photographier sur le ferry-boat de Staten Island. Elle a une voix délicieuse et des gestes presque maladroits d'adolescente. A Martin, qui me demande si je suis déjà venu sur cet embarcadère, j'ai instantanément répondu oui, pour rire. Petit mensonge corrigé ensuite mais qui sur le moment me semblait essentiel pour lui faire croire que je ne vis pas les deux pieds dans le même chausson. Ce port est une mine fabuleuse pour ce que je recherche : l'irracontable. Quelles vies. Quelles peintures dans ces flots de pèlerins. Je me fais jeter par une bande de jongleurs et d'équilibristes de la Louisiane qui se changeaient derrière un ascenseur. Ça commence bien.

Agathe Snow – des yeux du calibre de ceux de Françoise Sagan : même couleur chanvre, même nostalgie indélébile et poignante, quelques taches de rousseur autour d'un nez magnifique, fin et dessiné comme la proue d'un navire, cheveux doré et cannelle à foison – m'émeut. Grande, flexible, à sa démarche on sent l'originalité de l'indépendante. Pas besoin d'être très malin pour déceler que cette femme douloureuse a un destin fort. Pourvu qu'elle le domine. Son charme et son talent l'y aideront. Vêtue d'une robe bleue des années 1950, elle a belle allure. Une héroïne de roman français. Paul Morand. Pierre Jean Jouve. Julien Green. Sur le bateau, à l'aller comme au retour de la traversée, je lui ai demandé de s'asseoir à côté d'autres passagers, bien que déjà j'aie eu sa photo. Son visage bascule sur la mer, plonge dans le vide, au-dessus de l'inconnu. Vertige. Frissons. Espérance.

Waris Ahluwalia, turban noir, fin et fier sikh : un sabre. Des yeux noirs d'oiseau sauvage, barbe anthracite dans laquelle il me laisse plonger mes doigts insolents et

malicieux ; il est à la fois dessinateur de bijoux, acteur, et sage. Agathe, c'était spontané. Le Leica fut l'instrument idéal pour capter sa grâce. La pellicule courait après elle. Face à cet homme subtil qui « ne peut pas sourire parce que tant de gens meurent dans le monde chaque minute », je me sers du Hasselblad qui retient mieux l'empreinte des pensées profondes et ramène l'autre à ses racines. Expressions → Leica. Réflexions → Hasselblad.

10 juillet 2009

Lola Schnabel, seconde fille du peintre, habite au dernier étage de l'hôtel Chelsea archidéglingué. Les murs couverts de tableaux laissés par les clients artistes qui ne pouvaient payer les notes, l'odeur d'ancienne boucherie des couloirs, l'escalier de bois, le plancher mal ajusté, les portes vitrées des pensions de montagne me plongent dans un univers que Lila Cavani ne renierait pas.

Règne sur la chambre de Lola un lit de princesse au tissu à raies bleues et blanches. Paré d'une guirlande de bois doré, le turquoise des murs donne à cet univers l'aspect d'une boîte de bonbons théâtrale qui pour un peu s'envolerait dans les airs. Lola Montès, Lucia Bosé, Dominguin, Ava Gardner et, va savoir pourquoi, le couturier Antonio Castillo et ses belles robes démodées défilent dans ma tête. On se sent bien dans ce vieux bâtiment de briques coiffé de terrasses d'asphalte noir dominant courettes, jardinets, désertés à cette heure où le soleil est brûlant, où fauteuils et tables attendent leurs habitués.

J'imagine qu'habitant là je passerais mon temps à dessiner ces patchworks de vies organisées. N'y supposerais-je pas, aussi, drames et comédies, pensant comme Dieu qu'à la fin des fins c'est moi qui balaierai la poussière ? Je crains, hélas, que je serais aussi indifférent à leurs devenir qu'aux livres que l'on se promet de lire.

Une bibliothèque en fer aux casiers protégés par des grillages qui lui donnent des airs de garde-manger renferme les *scrapbooks* remplis de dessins d'une Lola prolifique, encore assez gamine pour aller bien au-delà du graphisme contrôlé de papa. Je lui propose de les publier. Je me tourne vers Martin. Les emporter à Paris pour les montrer à un éditeur ? Elle nous les donne tout de suite. La responsabilité est trop grande. Sa confiance me fait peur. Qui la protège ?

Je me suis allongé sur son lit. Elle se penche en dessous et en rapporte de grands dessins dont la force et la mise en page décalée m'attirent et m'envoûtent. « Pour les gens que j'aime, je fais aussi des colliers. » Elle m'en glisse un dans les mains, fait de perles de verre, de dents d'animaux,

de gris-gris. Devant la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse, une portière de tissu couleur tilleul me transporte dans la Belgique champêtre des peintres symbolistes. Elle me propose de visiter l'hôtel que son père a construit et décoré. Je préférerais plutôt une chambre sur son palier... Le toit de l'hôtel s'étend de terrasses en terrasses qui aboutissent à autant de châteaux miniatures occupés par d'autres artistes que Lola évoque en fée Cendrillon. Le long d'un des hauts murs de brique, face aux réservoirs ronds et noirs montés sur pieds, passé une guirlande de vigne vierge, elle se défait de son tee-shirt, dégrafe son soutien-gorge, le jette par terre, étend les bras : « Je ne l'ai fait pour personne. »

Il y a une heure, c'était sa sœur à moitié nue qui m'embrassait, aspirant mes lèvres. Mais je ne suis pas fou, ce succès auprès des filles de Julian Schnabel, je ne le dois qu'à l'infortune de mon âge avancé qui sans doute doit me faire occuper dans leurs esprits, ne serait-ce que quelques instants, la place de leur père si important pour elles. Cette confusion ne me fâche pas : je suis né sachant que l'on n'est jamais aimé pour soi.

Adam McEwen, visage étroit, viril, l'œil noir, travaille dans un hangar où sont disposées, par tranches, c'est-à-dire par endroits délimités, les différentes pistes qu'il poursuit. Près des fenêtres, des objets qu'il a fait réaliser en mine de crayon imitent un livre, une ampoule électrique, un coffre-fort. La brutalité du matériau, sa fragilité, les rendent précieux et légèrement comiques. Le long d'un mur, moitié ciment, moitié verrière, des toiles blanches sont alignées. Une pluie y aurait-elle essaimé des pétales de roses ? « Des chewing-gums », me précise Martin qui connaît le travail de l'artiste dont j'ai beau étudier la tête, je ne sais pas encore comment orienter mon objectif pour rendre son tragique déterminisme. Par terre, des cadres sont disposés. Travail de la semaine passée, du mois dernier ? Formes en ogive, d'autres rectangulaires, je suggère à McEwen de se coucher entre ces fenêtres disloquées.

A la réflexion, j'aurais dû ne photographier que son nez, son nez si beau. Après coup, toute photo aurait pu... être réussie.

Le portrait de Bob Silvers, qui dirige d'une main de maître la *New York Review of Books*, homme passionnant, passionné, je le rate. J'ai trop dans les oreilles notre conversation d'il y a trois jours à propos de Milan Kundera, ses jugements sur le dernier roman de Philip Roth, le génie

JOURNAL DE BORD

de Coetzee, et comment il fabrique son journal, et, dans le cœur, la vision du cagibi dans lequel il dort quelques heures les nuits de bouclage. Souffrance, déception, tristesse de ce portrait manqué. Comme parfois face à Samuel Beckett et mes échecs devinés. J'étais resté à l'écouter. Que ce fût sur les plages de Tanger, ou à Paris au café du PLM Saint Jacques, le photographe en moi avait disparu. Aragon ne me paralysait que lorsque je braquais mon appareil photo sur lui. Le fleuve était tumultueux. Quelle mine choisir ?

En sortant du bureau de Bob Silvers, l'ange des photographes me console en me mettant face à face avec Yoko Ono qui pénétrait dans le restaurant japonais où Martin et moi nous nous rendions. Je lui rappelle *Bottoms*, projeté en 1968 au festival de Knokke-le-Zoute, film composé uniquement de gros plans de derrières d'hommes et de femmes qui marchent, une, deux, une, deux, du début à la fin. Yoko Ono sourit. Le portrait ne sera pas terrible. Sa banalité lui donnera peut-être un sens. Mais quand la photo n'est que le miroir de ce qui reste dans notre inconscient d'une figure légendaire, ce n'est plus qu'une illustration.

New York, lundi 13 juillet 2009

Photo de John Lennon. Ou presque.

Le jeune homme a les mêmes grands yeux bruns, le même regard généreux, le même nez droit et séducteur, les mêmes lèvres astucieuses et philosophes au-dessus du même menton, les mêmes cheveux auburn. Normal : c'est son fils, Sean.

Il me manifeste la joie de l'ami ravi de me voir alors que nous ne nous connaissons pas. Déboule de l'escalier la très jeune Charlotte, ravissante, de longs cheveux brun clair, la peau blanc porcelaine. Elle chante, il l'accompagne au piano sur un vieux Bösendorfer au vernis noir merveilleusement craquelé.

Devant une triple rangée de cinq guitares, il s'empare de sa préférée en bois vernis. Charlotte se met à la batterie, en joue avec douceur et me révèle sa passion pour Salvador Dalí. Je leur raconte ma première visite à l'hôtel Meurice. J'avais seize ans. Voyant mes dessins faits à gros traits, Dalí m'adjura : « Vous devez avoir une *sexe hénaurme*. A la place, prenez le plus fin de vos cheveux et de sa pointe microscopique refaites exactement les mêmes. Ils rendront les gens aveugles, ce qui sera très bien : les amateurs d'art sont d'un masochisme délirant. Ils vous adoreront. »

Les mains de Sean sur le piano, aussi à l'aise qu'un chien fou dans la campagne, gambadent sur le clavier. Archidoué, enchanteur, il évoque Kertész, son photographe favori, puis m'avoue un formidable amour pour sa mère. « Une immense artiste. Elle a été accusée à tort de tant de choses ! Elle a vécu les plus grands drames : la certitude pendant des années que sa fille était morte, les poursuites du FBI, sans doute responsable de l'assassinat de mon père. Les fiches à son sujet, empilées, atteindraient la Lune. »

En passant par la véranda, il se coiffe d'un casque, se drape d'une cape, Charlotte enfle une chemise d'homme. Elle prend sa cravate, la met dans sa bouche, comme pour ramener Sean à elle. De ces gestes inattendus viennent souvent les clichés les plus révélateurs. Dans leur chambre, je les photographie sur leur lit. Il a repris une guitare, elle lui lit une page d'un livre. Ont-ils en tête la célèbre image de John Lennon et Yoko Ono nus dans les bras l'un de l'autre ? Loin de moi l'idée de leur demander de faire pareil.

Ce qui tue une photo, ce sont les clins d'œil. Photographe, c'est ne rien faire. D'où ma passion jamais éteinte pour Nadar, Atget. Jacques-Henri Lartigue, lui, faisait l'effort de se baisser, comme lorsqu'il était un petit enfant. J'ai même appris qu'il faisait poser. Cartier cadre et souvent fatigue. Kertész cadre et toujours enchante. Le photographe qui impose au sujet son goût assassine ses modèles, comme les préjugés l'intelligence. Ce n'est pas l'interprétation que je réproue en photographie, c'est la présomption du photographe. Qui est-il pour décider qui tu es ? Comment oser diriger une photographie ? Chaque photo est une vie en soi. Que le photographe reste tranquille derrière sa vitre. La vie lui offre des êtres de chair, de larmes, de sourires, pas besoin de s'agiter. Avedon désirait que je pose pour lui tenant dans ma main, comme un miroir, une photo de moi enfant. Comme si... quoi ? Comme si j'aimais cet enfant ? Comme si je n'avais pu m'en défaire ? « C'est non. – Et avec ton ours en peluche ? – Pardon ? – Vous n'avez pas, chez vous, un lapin en ... ? – Non. »

La cage à lapin aux barreaux rose corail que Sean et Charlotte ont construite dans leur chambre prend le quart de la pièce. L'animal attiré par mes déclics s'avance sur le parquet. Me servir de ce cabotin ? Le laisser tranquille. Charlotte est si belle, et, comme Sean, inspirée. Je la photographie à la lumière du projecteur avec lequel elle s'amuse pendant que Sean explique à Martin que dans quelques jours, ils vont manger le lapin.

Je file à Brooklyn. Rendez-vous avec Hans Longo, beau ténébreux qui aurait connu la défonce et en serait revenu avec le désir de mordre dans le temps qui passe pour le rattraper. L'acteur m'emmène le long de la rivière. Les ponts au loin, je devine l'image qu'il souhaiterait : genre Marlon Brando songeur sur les quais ou James Dean nostalgique et intrigant. J'aimerais découvrir son mystère. Qu'il se débarrasse du fardeau qui l'accable. Un secret le dérange. Cette épine dans le cœur peut affoler les femmes et leur désir de le protéger doit l'exaspérer.

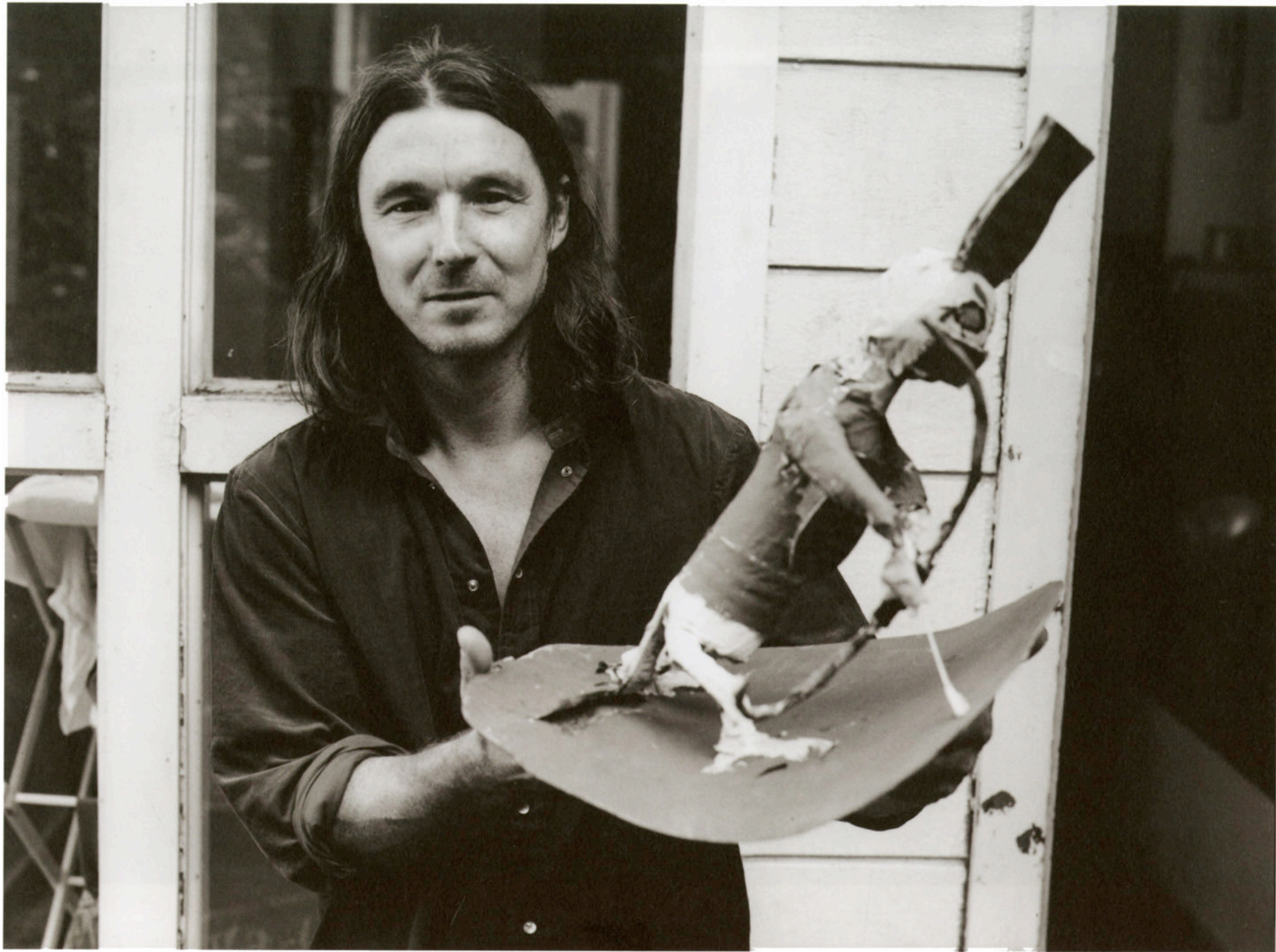
Les peintures sur toiles qui couvrent les murs de l'envoûtante Hongroise Rita Ackermann, dans un atelier proche du repaire de Hans Longo, m'ensorcellent au premier, au deuxième, au dixième regard. Le cœur du tableau est souvent effacé par une tornade de couleur qui le balaye et le bouche, écho à l'aveuglement qui nous empêche à certains moments, dussent-ils durer la vie, à propos de certains sujets, parfois capitaux, de voir l'essentiel. Comment le regard de Rita Ackermann, maître d'une telle philosophie, pourrait-il être tranquille ? Chez elle, pas de vérité sans violence, pas de vie sans force, pas d'œuvre sans carnage. Sa désespérance productive, son énergie pleine de finesse la sauvent de ce désespoir qui habite les sensibles. Je voudrais voir, voir et revoir encore d'autres œuvres d'elle. Rendez-vous au MoMA dans peu de temps. Je suis certain qu'ils s'intéressent déjà à elle.

Photo de Diane Von Furstenberg. Un déclic suffit. Sincérité. Exigence. Elle est au-dessus de la mêlée. Les épreuves, elle en rit ; sauf quand ses amis en sont victimes. La profondeur de son regard nous bouleverse et nous porte.

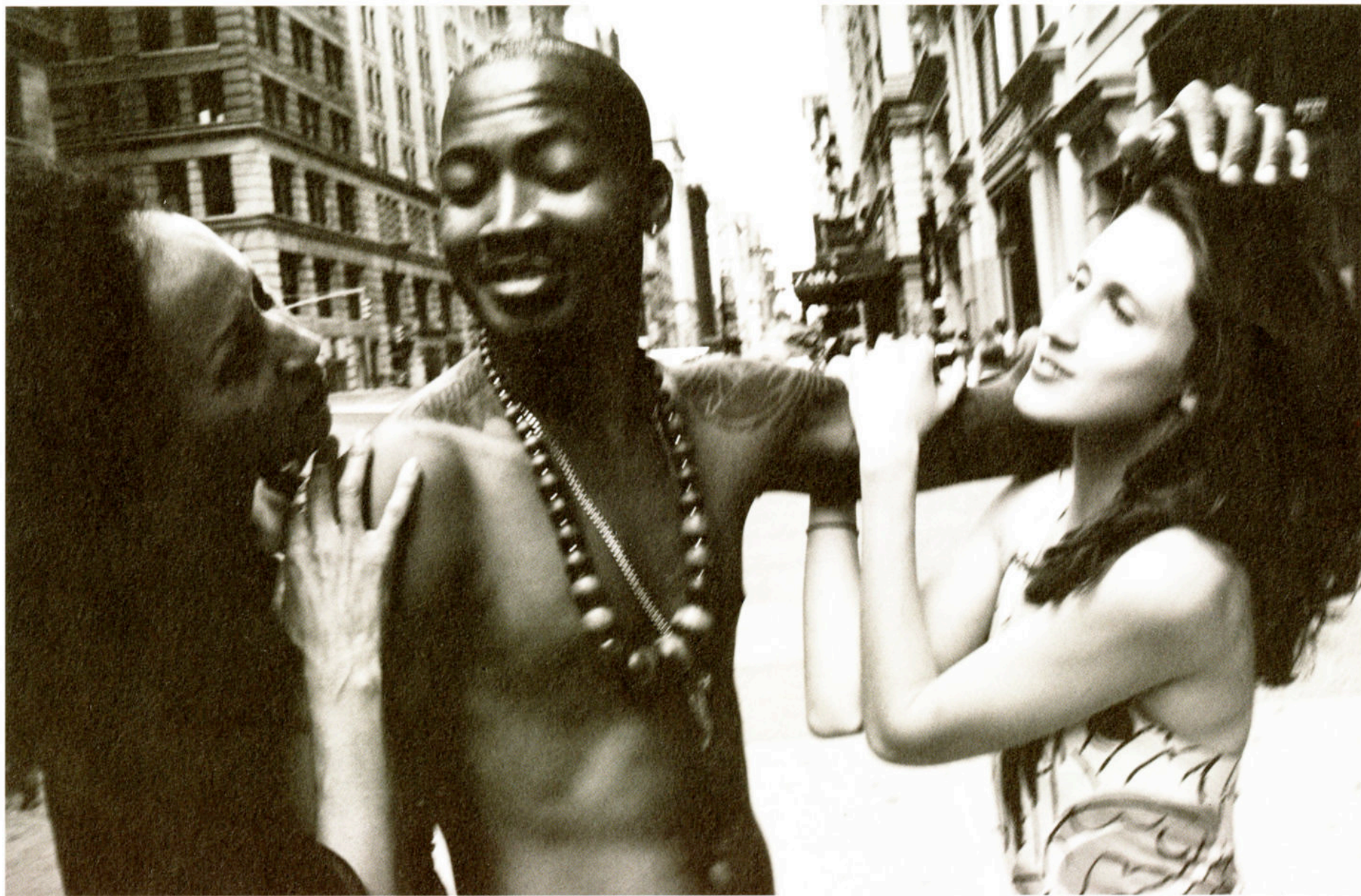
Christopher Niquet, pilote avisé parmi cette troupe aussi attachante que les démons de la Factory, m'amène chez les Wenner, Theo et Gus. Blond, brun, pas vingt-cinq ans, ils sont à l'âge où l'on croit que l'on se cherche alors que le plus grand combat – sortir de l'œuf – est derrière soi. Combien d'êtres restent affublés du masque de leurs parents auxquels ils ressembleront toujours. Les deux frères Wenner s'adorent. L'un, caravagesque, l'autre, viscontien. Face à l'objectif, ils sont pétrifiés. Mon devoir est de rendre leur parfaite beauté. Celle des hommes n'est pas plus commode à traduire que celle des femmes, mais, une fois l'angle trouvé, au moins on peut avoir un portrait. Les femmes, c'est sans fin. Me passionne et me rafraîchit cette rencontre à la fois définitive et sans lendemain.



STELLA SCHNABEL



NEVILLE WAKEFIELD
CHEMISE ADAM KIMMEL







PAT ET ANNA CLEVELAND

PAT PORTE UNE ROBE STEPHEN BURROWS ET ANNA PORTE UNE ROBE HALSTON



Je ne photographie pas John Richardson, préférant ne pas lui faire perdre un instant. Je tiens à l'encourager à écrire sa vie partagée avec Picasso. Aujourd'hui, il écrit pour la *New York Review of Books* un article sur Francis Bacon dont il me parle avec rage depuis plusieurs semaines. «Un maquilleur qui ne savait pas dessiner.» Il m'apprend que Bacon a été croupier. J'aimerais qu'il parle de l'influence de Munch.

Stella Schnabel nous rejoint dans un restaurant sous le métro aérien récemment transformé en jardin. Je ne peux lui cacher mon affection pour sa sœur Lola dont la sensibilité fait autant rêver Martin que moi. Stella parlant de Lola avec tendresse nous fait plaisir. Elle est fâchée que sa petite sœur soit à ce point fascinée par leur père et qu'elle lui pardonne d'avoir publié un livre de photos qu'elle avait prises de Lou Reed, y inscrivant son nom à lui à la place de son nom à elle, totalement absent de l'ouvrage. Aider Lola. Publier ses carnets de dessins. Sa noblesse, son désordre et sa créativité me rappellent Pierre Clémenti. Soudain Stella devient sombre. Elle a passé le week-end à Long Island avec Dash Snow. Il était mal en point, est revenu seul à New York. Elle s'est occupée de lui depuis plusieurs mois avec ses autres amis. Il n'a pas touché une seringue. Je sais qu'ils ont été admirables. Mais lui n'a-t-il pas envie d'en finir ? Les accros désespèrent leur entourage et s'isolent. Stella est inquiète.

New York, mardi 14 juillet 2009

8 h 30

La femme de Dash a laissé un message sur le répondeur de Martin : la séance de photo avec elle est annulée : Dash est mort.

11 h 00

Stella bouleversée. Elle est arrivée hier soir à l'hôtel de Dash, il était dans l'ambulance.

Agathe, sa première femme, et toute la bande, doivent être désespérés. Pour continuer le reportage, faire semblant de ne pas être touché par leur peine.

Après la joie d'avoir photographié dans la rue Pat Cleveland, toujours magnifique mannequin, et sa fille, aussi belle, qui couraient comme des girafes et tournaient comme des abeilles autour d'un passant que j'avais arrêté et à moitié déshabillé pour donner du corps à ma photo, je termine la journée, avant de rentrer tout à l'heure à Paris, chez Lauren Hutton fière de me montrer des cadres où sont cloués insectes et papillons. J'ai l'impression de

revoir le dernier livre de Martin, *Touché par le feu*. Je préfère abandonner le décor de cet appartement style retour d'Afrique avec peaux de zèbre et de python pour ne retenir que son sublime visage dont chaque ride est une ligne de roman d'amour dont elle a fait le tour.

Dimanche 2 août 2009

Peindre, comme écrire, c'est se surprendre, au contraire de la photo où l'on est surpris par l'extérieur. La spontanéité de ma peinture, ou celle de mon écriture est harassante. Le danger est partout, à chaque instant. Ces risques me font avancer.

Peindre, écrire, c'est massacrer le silence, taper dans l'ordre du monde, déconstruire, engendrer de l'inconnu, de l'irraisonnable, une autre vie.

S'exprimer pour donner aux autres l'envie de reprendre le flambeau. Qu'ils ne subissent jamais le fascisme de l'ordre établi qui méprise, piétine de façon méthodique toute nouveauté.

Cultiver sa différence et l'être singulier en soi qui se moque des fausses valeurs dévastatrices de l'horreur que représente l'establishment.

ILL. P. 84

FRANÇOIS-MARIE BANIER

JE NE LE CONNAISSAIS PAS MAIS J'AI TOUJOURS APPRÉCIÉ FMB POUR... SES PHOTOGRAPHIES PEINTES ET SES ÉCRITS. ALORS FORCÉMENT, ON S'ATTACHE. RENDEZ-VOUS PRIS DEUX FOIS. ENTRE PARIS ET BRESTALOU. SA RÉSIDENCE SECONDAIRE.

En ces premiers jours de juin, François-Marie Banier est en ville, chez lui, pas loin d'une rue collée à Saint-Sulpice, en retrait des devantures chic qui meurent quand on s'approche de la zone. Derrière l'église. Derrière, la grandeur néoclassique de bâtisses presque toutes ravalées, pleines de vies privilégiées ; derrière, un garde du corps, une fois franchie la deuxième grille de sa demeure. Protégé Banier ? Un peu. Mais l'accueil du sbire en costume à l'entrée est plus que sympathique : je suis attendu. La cour fait office de

succursale pour plantes tropicales, et dissimule ici et là quelques sculptures, des mobiles, en apparence. Pas trop le temps de voir. Je monte jusqu'au quatrième. Vue imprenable sur les toits, gris aux reflets mercure. A cette heure du jour, Paris s'effondre. J'attends et j'ai peur. Intimidé ? Il y a plus de douze heures, un appel de Banier vers minuit, un dimanche : « Vous ne dormez pas. J'en étais sûr. Vous êtes probablement un de ces gratte-papier qui se couchent tard. Je peux même vous appeler dans quelques heures si je vous dérange. Ou vous arrange. » « Bien, si vous voulez, venez demain vers onze heures, nous parlerons de votre projet. J'ai aimé votre courrier. » Pas un courrier, un e-mail.

Au second étage, le bureau est boisé, cérusé peut-être. De larges lames de bois scandent l'espace. Le standard est la première zone d'attente, occupée par des assistantes super polies, Clémentine et Aiko. « Monsieur va arriver ». Puis, le bureau de travail de Paricia, plus grand, plus profond. Au mur une de ces longues photos, bandes d'images repeintes par FMB. Elles sont immenses ces images, impressionnantes. C'est presque empoisonnant. Car même si l'on ne juge pas un artiste à sa force de démonstration, cela influence. Ici, tout en impose. En premier, arrive Martin d'Orgeval, ami depuis plus de dix-sept ans de François-Marie : tête mathématique du couple, cheveux bruns, raides, corps élancé, de l'allure, chemise blanche d'étudiant, et organigramme réfléchi des affaires en cours. Martin est un photographe talentueux. Steidl vient de publier un recueil d'images, *Touché par le feu*, photographies des restes morbides et saisissants de l'incendie de Deyrolle, célèbre taxidermiste de la rue du Bac. A cette heure, il est le préambule humain à l'arrivée de François-Marie. L'écrivain, photographe et peintre est habillé en camaïeu beige. Voici la décontraction élégante d'un vieux tennisman au revers toujours fatal. Il porte des chaussettes comiques blanches à pois rouges. Tout Banier est là. Derrière le paravent d'une allure chic, la fantaisie gémit à l'improvisiste et s'invite au sein d'un cerveau haute voltige. Quand Banier vous regarde la première fois, il jauge vite, ferme les yeux puis ne vous voit plus. Puis il réapparaît, prêt à jouer, à parier avec vous sur une lueur d'intelligence dans la conversation. A vos risques et périls. Je suis en demande. « Bon, vous voulez quoi ? Des photos. Des artistes à New York. Dans deux semaines. Parlez plus fort. Quoi ? Je ne vous entends pas, mon gros ». Mon gros, ça tache, ça déboussole, mais dans la bouche de Banier, c'est le premier pas vers une

PORTRAIT

TEXTE FABRICE PAINEAU

marque d'affection. J'en veux à mon poids, mais ça ira. En fait, je veux Banier. Je veux ses images, celles peintes, repeintes, envahies de traits de pinceau, de taches, de dessins et de mots. *Written Photos*. J'ai commencé par ce livre, sorti à l'occasion de l'exposition à la villa Oppenheim, à Berlin, par ces images saturées d'écrits, de messages personnels où Banier s'engouffre dans l'intimité de l'autre – le photographié – et le dévore de phrases, ces mots qui étouffent la première image. Je revois cette photographie d'un évier, pleine d'une calligraphie à la plume. Des phrases, dans une écriture très fine, strient l'image dans sa largeur. Elles évoquent des souvenirs : « On s'amusaît à la folie dans cette maison longue comme un jour sans pain... » François-Marie joue : « Un évier ? Vous êtes miro ou quoi. C'est le lavabo de chez les Noailles. » Un évier... Impair ? Marie-Laure de Noailles, célèbre mécène, amoureuse de Cocteau, fut l'amie de François-Marie bien avant qu'il publie à vingt ans son premier roman, *les Résidences secondaires* (Grasset, 1969).

Le cerveau de Banier s'est construit sur des fondations bourgeoises qu'il considère comme des ruines. Une enfance-martyre dans les beaux quartiers de Paris, un père d'une violence folle, une mère nerveuse, le garçon doté d'une imagination prodigieuse, s'y réfugie quand il revient de la rue, un paradis qu'il ne quittera jamais et qui reste une mine pour ses clichés et son observation. De cette éducation douloureuse et singulière, François-Marie a fait un roman, *Balthazar, fils de famille* (Gallimard, 1985). Il est un romancier doué, c'est indéniable. C'est son troisième roman, il met treize ans à l'écrire après des débuts foudroyants en littérature, encouragés par des pairs illustres comme Mauriac. La critique de l'époque le compare à Radiguet, et Aragon... à personne. L'article de ce dernier dans *Les Lettres françaises* insiste sur le talent de ce peintre à la fois cruel et gai. A la relecture du roman, la plume de Banier existe indiscutablement, rapide, belle, et surtout féroce. Ce livre est rongé par la déliquescence des origines que l'on dissimule sous le tapis des apparences. Le père de François-Marie était ancien ouvrier chez Citroën. Devenu bourgeois impénitent, le silence sur ce passage à l'usine sera une rançon de plus à payer sur la bienséance sociale. « Je hais l'hypocrisie, aucun masque ne m'a jamais fait rire. » FMB s'autobiographie sans peine, crache ses viscères familiaux, et trouve chez les autres des motifs pour stigmatiser une société douée de mensonges. Son écriture vitriole autant qu'elle singularise avec tendresse les erreurs et les qualités de ses personnages. Dans

Balthazar, des manies huppées et familiales cachent la petitesse, cette peur de rater le monte-charge des relations convenables. Au travers de ses livres, de sa vie aussi, l'ascenseur social que tout le monde emprunte devient chez Banier des montagnes russes, le jeu de relations plus complexes. A la touche « sous-sol », on y trouve le passé blessant et refoulé en famille ; à la touche 6^e, l'étrange désir des bonnes espagnoles adorant cet enfant attachant qui, inspiré par leur amour, écrira *les Femmes du métro Pompe* (Gallimard, 2006), avec vue imprenable sur leurs activités aussi secrètes que stupéfiantes. Banier est-il l'étendard flingué de ces incessants allers-retours ? A-t-il abusé, comme le font les enfants, en appuyant trop souvent sur les touches des ascenseurs ? Comment jongler au quotidien avec des vies aussi radicalement opposées ?

Tous les matins, l'artiste enfourche sa mobylette, une Peugeot Fox, à la traque de vies plus fragiles, des gueules émouvantes du quotidien. Cette photographie-là, maintes fois exposée, sa part la plus humble, la plus dure de son travail, a ceci d'étrange qu'elle efface l'époque et la compose en nostalgie. Pas un souvenir sépia. Il y avait cette femme sur la première version de la couverture de son livre, *Perdre la tête* (Steidl, 2005), on la croyait sortie d'une grève d'usine. Elle devait être parisienne, vieil oiseau broyé par la vie, mais toujours vivante, gouailleuse en diable, bouille stupéfiante. A Paris, ce type de femme est désormais rare. Des photographes comme André Kertész en attrapaient quelques-unes ; Banier les ressuscite, étrangement. Et les humanise. Date de la photographie : 2005. Le reste de la journée, le vélomoteur dort dans la cour. Banier écrit quatre heures et demie, cinq heures. Voire davantage. Tous les soirs il dîne avec Martin, puis il s'enferme dans son atelier pour peindre des toiles ou de grands tirages de photographie sélectionnés parmi les cinq cent mille clichés qu'il a pris jusqu'à présent. « La beauté n'existe pas, elle est partout. Elle n'est pas la propriété d'un individu, pas plus que l'esprit ou la liberté ne sont le droit d'une classe sociale. Il suffit de regarder sans a priori, avec amour. » C'est ce mot, ce sentiment, la clef de l'œuvre de Banier. « Tout est dans l'émotion, dit-il. Le style, on le trouve plus tard. Il suffit de ne pas le chercher pour qu'il s'impose à vous. Certains graffitis en sont l'exemple par excellence. J'écris, je peins, je photographie comme ces jeunes s'attaquent à un mur gris. Plein d'élans et d'une énergie naturelle, puisque c'est le mot, la forme, un trait qui s'imposent, ou la mort. Et je ne veux pas d'elle. Je la laisse à ceux de l'establishment, aux critiques,

aux grands bourgeois, aux professeurs – ne respectant à fond que ceux de l'université, contrairement aux idées reçues. » A New York, à peine arrivé, il bouscule, défait les poses figées, embrasse sur la bouche Harmony Korine. Le réalisateur est troublé, mais Banier rattrape chez lui une douceur impensable qui émerge au ras du regard, un verre de lait à la main. Les portraits de FMB embrassent fort : comme lui. « Il n'y en a qu'un qui m'a échappé : François Mitterrand. Je n'ai pas osé. » Des vies, Banier en a serré d'autres, accompagné de plus silencieuses. Il a côtoyé des autistes de génie : Yves Saint Laurent, Vladimir Horowitz, Samuel Becket. Ce dernier a la réputation de ne pas parler, avec Banier, c'était presque une pipelette. Sa photo de Beckett sur la plage à Tanger interrompt la sévérité d'un personnage voulu officiel, disjoncteur son secret, lui offre une humanité bien cachée. Elle trône dans l'atelier de Banier au premier : grande toile d'une image noir et blanc. Beckett comme jamais, silhouette en I, décharné, vivant, élégant. Banier s'est approché de ces silencieux célèbres pour, sans les trahir, leur permettre de dire leur refus d'un monde clinquant et finalement encombrant. Autiste Banier ? « Je dois l'être à ma manière. En rien les remous du monde ne me touchent. Ils ne me font ni peur ni rire ni rien. Je suis une route depuis l'âge de trois ans. J'apprenais à lire, cela me semblait essentiel. Mon père était fâché que je ne sois pas à l'heure à table. Mon problème de lecture, pour lui, je pouvais le résoudre plus tard. Et déjà j'ai commencé à lutter. Cela ne se passera pas comme ça : malgré tout le respect que j'ai pour lui, laissons tomber : c'est trop bête. Ne pas perdre une seconde pour lire. D'abord en soi. Ce qui permet l'écriture. Ensuite les autres : ce qui oblige au dessin, à la peinture, et à la photographie. Chaque visage est une histoire nouvelle, l'empreinte d'un autre monde, d'une autre façon de penser. » Sa photographie détient une autre dimension, presque sculpturale, une grandeur, à la Henry Moore, une manière, à la Picasso. A le regarder faire, il va très vite, badigeonne son épreuve et l'inonde de mots, de phrases crachées comme des cadavres exquis. De même la couleur, s'impose éclairée, cache. Oppositions, contrastes, lignes immédiates, les limites du médium, qu'il soit photographie ou peinture ou écriture se perdent dans l'infini de la création. Banier est l'homme du chaos.

New York, encore. Banier rencontre Dan Colen, Nate Lowman et ils deviennent rapidement amis. Ils rient sur les photos. Lola et Stella Schnabel l'embrassent comme le père qui leur manque. Le baume de Monsieur agit



ZAC POSEN
CHEMISE EN COTON ET JEAN A.P.C.



On pourait ne jamais quitter

c'est encore

du rêve

cette

chambre

sortir

de la

n'est

vous

que

j'ai

un

mi

une

va aussi chercher là

le lit
de Lola alors
que en dessous
elle barbouille
dans ses boîtes
de dessins

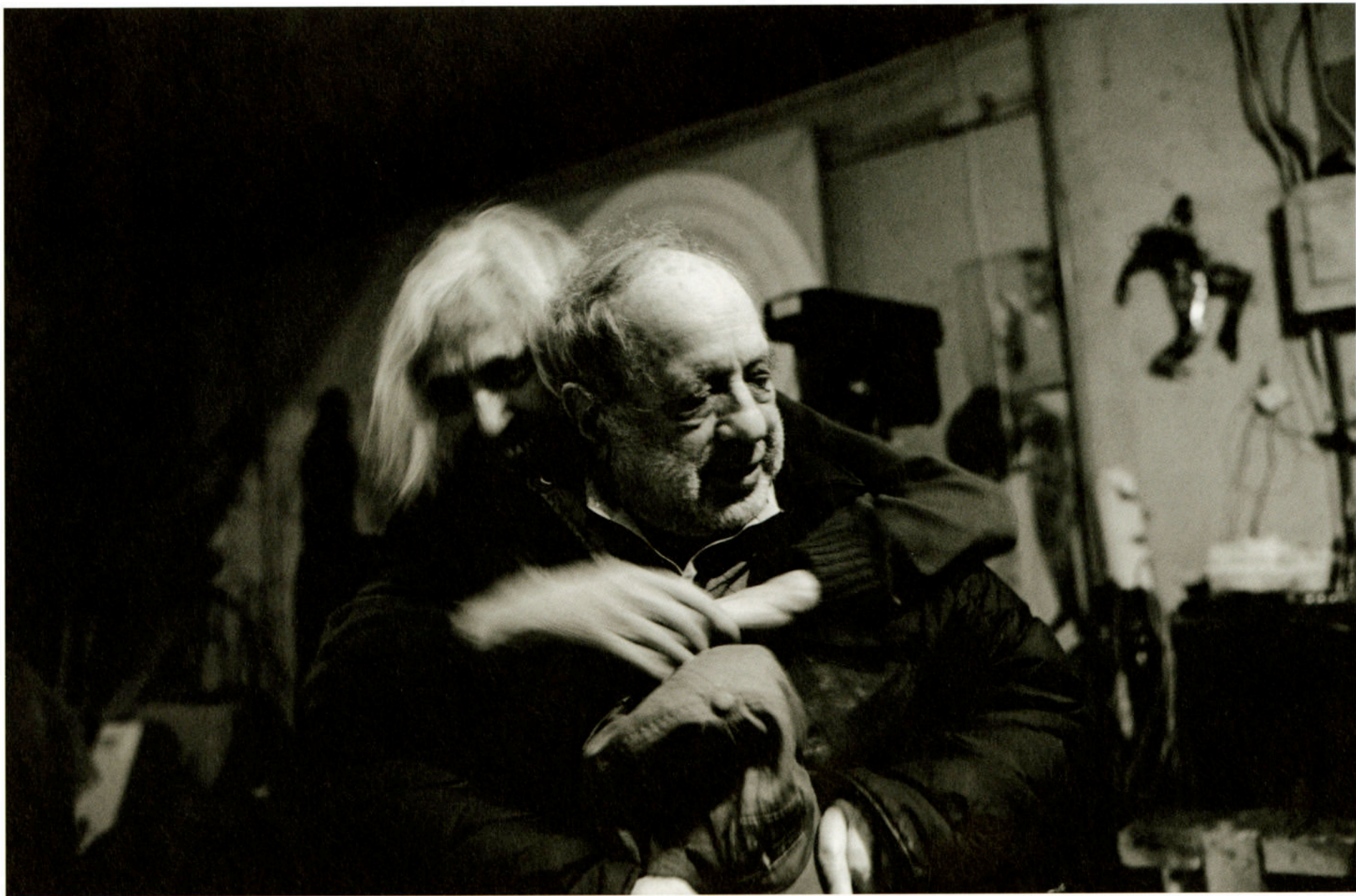
elle ramène des merveilles

cette pièce

Banier
1.8.9



LOLA SCHNABEL
SUR LE BANC, VESTE LAMÉE RALPH LAUREN



ROBERT FRANK ET SA FEMME MARY



CHARLOTTE KEMP ET SEAN LENNON

CHARLOTTE PORTE UNE ROBE BRODÉE CHANEL ET SEAN PORTE UNE CHEMISE PRADA

très vite, attaque l'épiderme de réserve de chacun de ses modèles. L'opération agit en deux temps : une phase rapide d'appréhension de l'auditoire, mots qui bousculent, remarques attentives et agressives. Un chaud-froid émotionnel. Puis, une autre phase : l'amour de son sujet. Oui, étonnement. Cela déborde très vite. C'est de l'attention. On ne se prend pas d'affection pour ce personnage, on se pend d'affection. Sean Lennon et sa petite Charlotte Kemp l'adorent : « C'est l'une des rencontres les plus dingues de l'année ». Banier précise : « Ces personnages que je photographie, je les aime. Je ne photographie que par amour. Ils sont tous au même niveau ces jeunes, insolents. Tous ceux que j'ai pris là-bas sont aussi beaux, aussi sensibles que Silvana Mangano [elle fut son idole, son amie, ndr]. Chacun est en soi un trésor. » Etrange, ce mot. Par la force des choses, des événements, de ces rencontres, Banier est devenu un personnage de roman. Il en a écrit sept. Son dernier, *Johnny Dasolo*, est sorti en 2008. « Au fond, je n'ai pas assez écrit de romans. J'ai trop écrit pour moi-même. Tous les jours, j'écris un journal intime, "inutile" comme le soulignait Paul Morand. Mais je n'écris pas pour aujourd'hui ». Ce qui lui arrive toujours dépasse la fiction, mais peu lui importe, il crée.

Quinze août. Je suis dans une Mercedes noire, vingt ans d'âge, à traverser les Cévennes pour atteindre la demeure de FMB dans le Sud, près de Nîmes. Une bâtisse perdue dans le cadastre de la garrigue, introuvable. Sa maison depuis vingt-cinq ans. Des chiens nous accueillent. Ils sont quatre au total. La plus vieille, Ondine, est sortie toute la nuit. François-Marie et Martin n'ont pas dormi. La villa est traversée en son milieu, comme par une route qui se prolonge, s'engouffre dans le couloir de la maison et ouvre sur un parc sauvage. Une Galerie des Offices, à sa manière ; les murs sont envahis de ces grands tirages horizontaux. L'un est une photo tirée de son travail au Brésil. Image imposante et splendide. FMB reçoit. Pendant quelques secondes, cela recommence, il fait semblant de vous avoir oublié, puis vous sort la pire des bêtises comme mise en bouche d'une complicité promise. Il vient de peindre. Son polo bleu marine est maculé de taches blanches ! « Je vous en prie, mon gros, ce n'est pas du sperme ! » François-Marie Banier feint la vulgarité, crache une phrase après de l'érudition non feinte – s'il vous aime. Des phrases sentences assez belles : « Ces gens que je photographie, ces inconnus noyés dans leur solitude, certains ont des diamants dans les yeux. C'est la dureté et la beauté de la vie qui donnent à ces photos

ce que vous y voyez. Chez les plus jeunes, c'est de l'espérance. Chez tous, de la folie. Ils marchent tous comme des œuvres d'art » Il change de chemise, elle va être à nouveau tachée de peinture noire. Il me fait entrer dans son atelier attaché à l'une des dépendances de la maison. Une ancienne étable. Pinceaux et tubes rangés comme dans un tableau hyperréaliste, le voilà très vite tout à sa peinture. Il asperge l'envers d'un tableau de jets de peinture noire. Son écriture n'est pas si loin d'une sauvagerie de symboles, de calligraphies, d'une écriture rupestre à la A.R Penck. Halte de l'autre côté de la cour de ferme, juste à côté des bâtisses de ferme où vit quelquefois, Pascal Gregory. L'acteur, son ancien compagnon, est toujours le fidèle ami, l'inséparable, le point de repère. « Mon alter ego. Je lui parle tous les jours... qu'il me supporte ! » Une famille. Banier s'étale de tout son large sur un canapé d'une toile de Jouy. « Dans la vie qu'une chose... Jouir !... et rire. » Il me parle de tout alors qu'il parle encore de photographie : « Quand je photographie, je tiens en premier à être fidèle au sujet. Quand je peins sur l'image, ce n'est plus la photo qui m'intéresse mais ses prolongements. Quitte à la déconstruire, puis à partir vers un autre voyage, il faut la faire... jouir. »

J'adore cette phrase qu'il me dit en fin de conversation – il me faudra un certain temps pour la comprendre : « Je viens enfin de lire *le Portrait de Dorian Gray*. Vous savez, c'est fantastique. A ma première lecture, je ne l'avais pas compris. J'ai enfin saisi, c'est incroyable. »

ILL. P. 75

NEVILLE WAKEFIELD

CE COMMISSAIRE D'EXPOSITION 3.0, D'ORIGINE ANGLAISE, EST LE RÉUNIFICATEUR DE CETTE NOUVELLE SCÈNE NEW-YORKAISE BIEN QUE RIEN NE L'EMPÊCHE D'ALLER VOIR AILLEURS : LE SURF, LA CALIFORNIE ET TOUS CES AUTRES ARTISTES DE LA CÔTE OUEST...

Il possède une nonchalance qui pourrait en énerver certains, et une belle prestance en passe d'en affoler d'autres. Neville Wakefield incarne à merveille

le commissaire d'exposition du XXI^e siècle. Ce quadragénaire aux cheveux plus longs que de raison, représente le profile même de l'intello sportif. Ce surfer anglais qui vit à New York depuis quinze ans – « Je déteste Londres et New York est la seule mégapole où l'on peut encore rester spontané » – cultive une allure juvénile toute californienne. A l'inverse de l'omnipotent et omniscient Hans Ulrich Obrist, Wakefield met un point d'honneur à ne pas être de toutes les réjouissances. « Je vis dans ma tête, j'aime être isolé. Je n'aime pas sortir ».

Si l'on jouait à des jeux stupides et si Neville Wakefield était un artiste, il serait sûrement Matthew Barney dont il est très proche. « J'oublie toujours ce que je fais », clame-t-il quand on lui demande de lister ses activités. La faute au renouvellement incessant de ses tâches. Il participe cette année pour la dernière fois à l'organisation de la foire londonienne Frieze. « J'adore Frieze car c'est un environnement pollué qui défie la notion de "white cube". Je suis intéressé par des degrés différents d'impureté, cela m'amuse davantage quand les choses deviennent dysfonctionnelles. » Il produit également la deuxième édition de *Destriated*, série de courts-métrages réalisés par des artistes ayant pour thème la pornographie. Cette dernière aura pour décor le Brésil à travers le regard de ses plasticiens et réalisateurs.

Récession oblige, il annonce – comme toujours en soupirant – la fin de son projet de magazine, *Tar*¹, pour lequel il faisait office de directeur artistique. « C'est une époque intéressante pour être curateur. Ces dernières années, l'art avait trop de succès et par extension plus aucune marge d'erreur. L'artiste a comme liberté de pouvoir se tromper en public. On devrait avoir la même liberté en tant que commissaire. Je suis intéressé par ce type d'erreur. Par contre l'erreur collective ne m'intéresse pas. »

Pour Neville Wakefield, la pratique de commissaire s'apparente à une dérive littéraire. « Personnellement, réaliser des expositions, c'est juste une autre manière d'écrire. Je ne fais pas de consulting dans l'art et la valeur monétaire des œuvres m'est complètement étrangère. » En tant que senior curator à P.S.1², il prépare une exposition qui célébrera les quatre-vingts ans du MoMA en se concentrant uniquement sur les œuvres créées en 1969 issues de la collection de l'éminent musée new-yorkais, inauguré en 1929. « C'est la première exposition qui montre de manière explicite la relation entre ces deux institutions.

Dernières parutions de François-Marie Banier, toutes chez Steidl : *Vous me manquez* (2009), *Vivre la vie*, (2008) et *Perdre la tête*, (2007).

PORTRAIT

TEXTE: JULIE BOUKOBZA



Banner
1.8.9

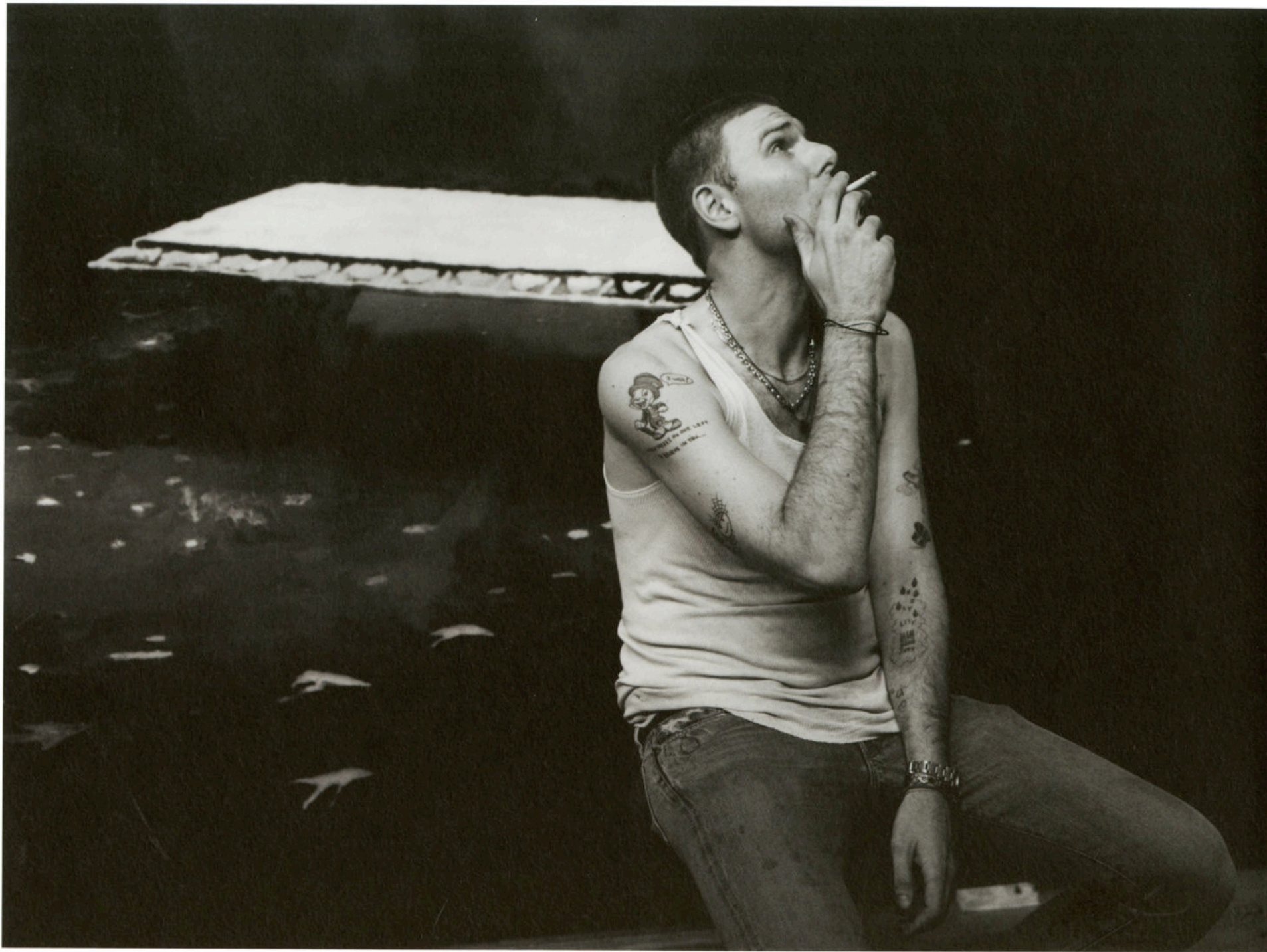
Si j'ai
le
temps
j'écrirai
aussi
sur tes
tableaux
André
c'était
en

dessous. En
dessous de
tout d'écriture
sous la Taconde.

Il faut écrire
dessus, dès qu'on
lui ouvre sa cage.
Je sais qu'un con
servateur va le
faire un beau jour
de nettoyage de peintures.

Je ne suis pas descendu
plus bas à cause de Monsieur
Freud et des fantasmes de ses
clients, aussi parce que j'ai vu
d'apprendre: selon une étude de
très sérieuse 44, 8% des améri-
cains se sont servis au moins

une fois dans leur vie de vibro-
masseurs. Il y en a de toutes formes





et ça ne finira jamais

DON'T USE MY HEAD BEFORE MY ASS.

MARTIN et moi -

YOUR
HEAD
GO'S
BACK
YOUR
EYE'S

Benier
1.8.9



RITA ACKERMANN
ROBE ZAC POSEN ET SOUTIEN-GORGE ERES



sait que tout ça n'est rien.
toute rencontre n'étant que des
accidents de parcours. De vrai,
seuls les souvenirs que notre
mémoire charaient. Ainsi
ce soir-là, en Robert de
ce printemps 2009 à Paris
où nous allions danser
tous, toi et moi
au Balajo rue de
Lafayette.

Robert Frank
Toute vie,

1.8.9
Banier

comme celui des enfants à l'heure

Le visage de l'artiste qui repose

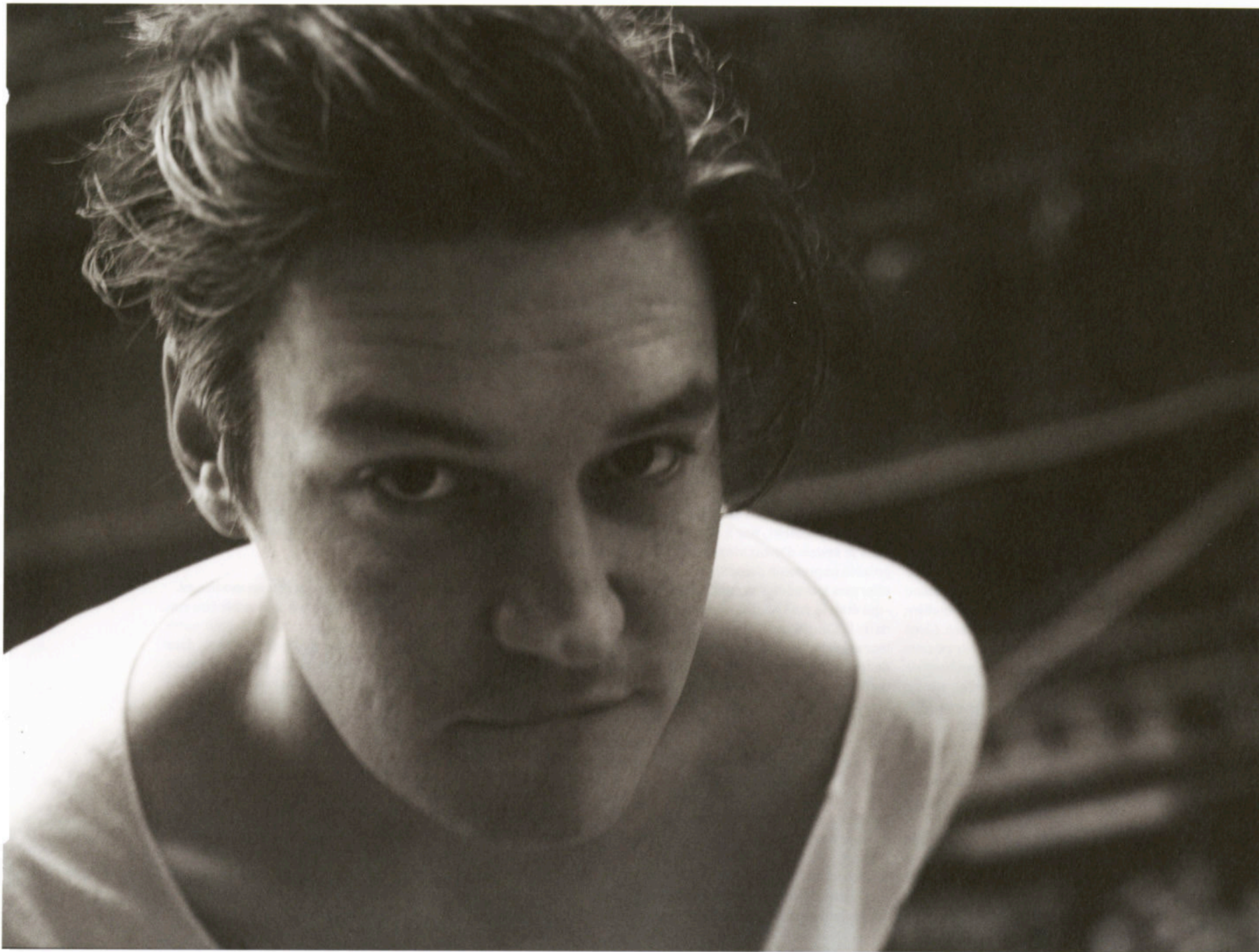
de la sieste

Il ne fallait pas croire que je n'écrirais rien en noir ne serait-ce que pour rimer avec bon soir

Banier 1.8.9

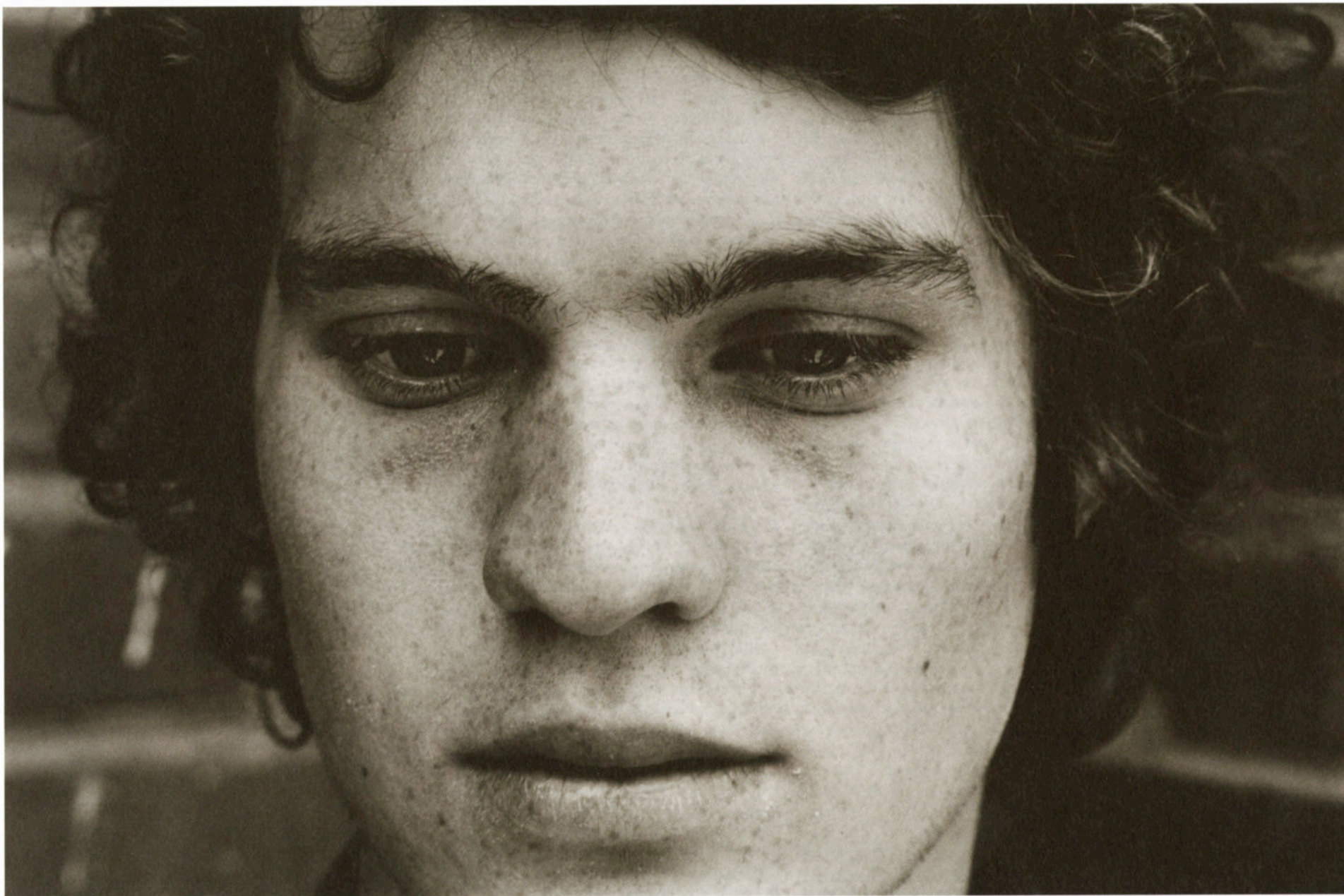


ADEL ABDESSEMED



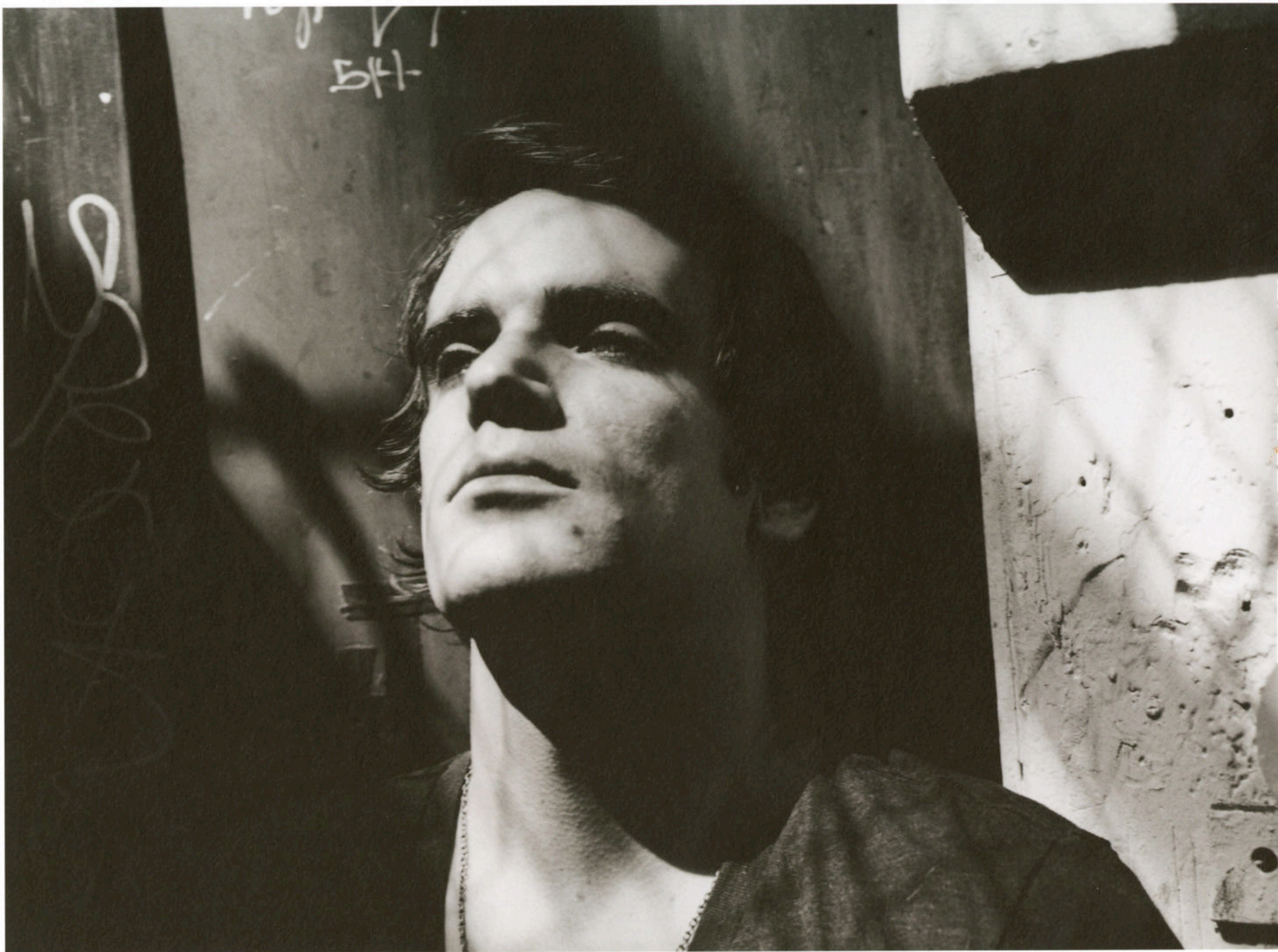






GUS JENNER

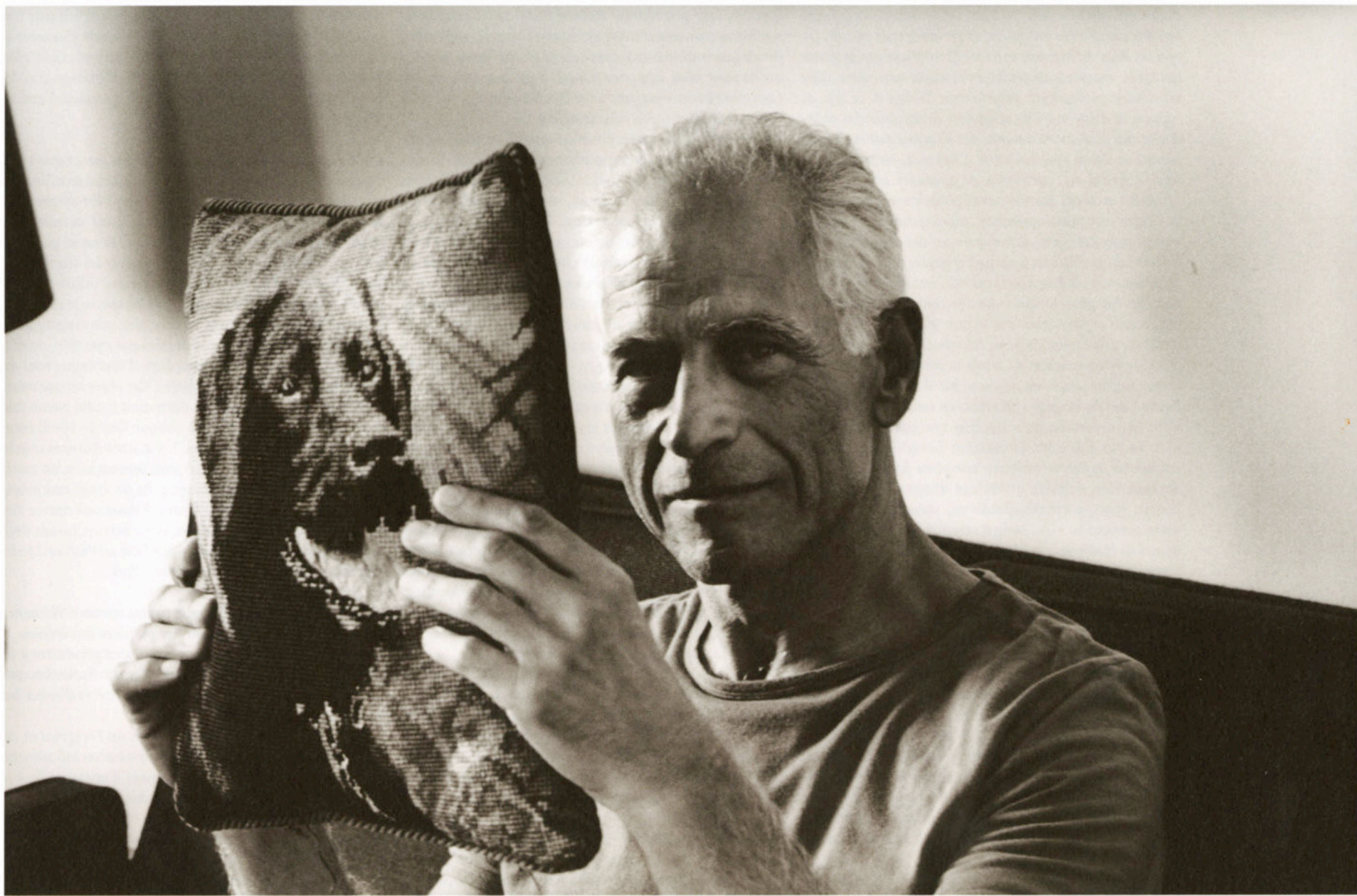




HANS LONGO
TEE-SHIRT *LEVI'S*



LAUREN HUTTON
CHEMISE J. CREW



HAIM STEINBACH





Bain
1.8.9

Le
Cannembert c'est autre chose
Nous vous en avons d'ailleurs parlé

Dix fois je reviens avec mon malchance sur cette photographie de Diane Von Furstenberg

Je vois l'œil qui pleure mais non. Sa compassion est telle que l'on a l'illusion

qu'elle pleure sur notre sort alors que le fait de la connaître vous change

la vie comme disait Alberto Moravia qui se flattait d'être son ami.

surprenant.
et qu'elles aiment plus rien n'est

puant les femmes sont l'été

la sincérité et la hauteur

Où, c'est quel que chose d'éternel

un voyage

un mois

un cœur serré

et une bague

189

usages

banier

Tu serais à portée de voir

si tu racontais ma vie à

matin à

Pigalle. De magnifiques

devant la locomotive

Voilà

la locomotive

la locomotive

la locomotive

la locomotive

la locomotive